Critique du constructivisme en communication

Criticism of Constructivism in Communication

Gilles Gauthier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7502>
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7502
ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2003
Pagination : 185-198
ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Gilles Gauthier, « Critique du constructivisme en communication », *Questions de communication* [En ligne], 3 | 2003, mis en ligne le 01 juillet 2003, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7502> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7502

> NOTES DE RECHERCHE

GILLES GAUTHIER

Groupe de recherche en communication politique

Université Laval, Québec

Gilles.Gauthier@com.ulaval.ca

CRITIQUE DU CONSTRUCTIVISME EN COMMUNICATION

Résumé. — L'auteur commence par distinguer, d'une part, l'idée élémentaire de construction en communication – incontestable – et d'autre part, le constructivisme qui est une position philosophique à portée ontologique et épistémologique. Il explicite ensuite les deux propositions et les quatre arguments communément formulés à l'appui du constructivisme en journalisme. Une démonstration révèle que ces arguments ne sont pas probants. En conclusion, est affirmé le caractère idéologique du constructivisme.

Mots clés. — Constructivisme, construction, communication, journalisme, faits, réalité.

De nos jours, il est fréquemment affirmé que tel objet, produit ou réalisation de communication, sont construits ou co-construits, que les pratiques de communication publique, notamment le journalisme, créent la réalité sur laquelle ils portent, que la communication elle-même et l'espace public sont essentiellement affaire de construction. Cette idée, qui s'alimente à diverses sources théoriques allant de Jean Piaget à Paul Watzlavick (Le Moigne, 1995), constitue la « philosophie spontanée » (Chevalier, 2003) des sciences de l'information et de la communication (et plus généralement de l'ensemble des sciences humaines et sociales). Elle y est omniprésente et y exerce une fonction dogmatique. Elle prétend receler un pouvoir explicatif et, donc, exercer une fonction cognitive. La « vérité » qu'elle affirme établir se présente, par ailleurs, comme indubitable : la construction en communication est une affaire entendue dont la contestation est difficilement reçue et encore moins vraiment discutée, parce qu'a priori jugée absurde.

Néanmoins, je soutiendrai que cette idée, telle qu'elle est communément avancée et entendue, et bien qu'elle dénote une caractéristique effective de la communication, est d'une valeur scientifique pauvre, sinon inexistante, et qu'elle implique des conséquences théoriques indésirables, y compris un effet pervers funeste. Afin de faire entendre mon raisonnement, j'opérerai d'entrée de jeu une distinction entre, d'une part, l'idée élémentaire de construction qui reconnaît simplement qu'il y a une part de construction en communication et, d'autre part, le constructivisme, position philosophique qui peut être dégagée (plus ou moins explicitement) de l'idée de construction. Les deux thèses que je défendrai sont : l'idée élémentaire de construction relève de l'évidence, par conséquent, elle a un contenu cognitif nul et ne prête pas sérieusement à controverse. Le constructivisme repose sur des bases extrêmement faibles qui, loin d'en faire la doctrine incontestable que beaucoup endossent spontanément, le rendent très fragile sur le plan théorique. Je mènerai cette démonstration au sujet du journalisme. Je soutiendrai aussi que le constructivisme prend davantage les traits d'une idéologie que d'une position véritablement philosophique et, qu'en cela, il obscurcit une compréhension correcte de la construction en communication.

La construction en communication : une évidence

La première chose à mettre en lumière au sujet de l'idée de construction en communication est son imprécision. Elle a des significations multiples et une extension qui demeure le plus souvent implicite. Sur un plan rudimentaire, dire qu'il y a construction en communication, c'est affirmer que la communication, d'une manière ou d'une autre, résulte d'une fabrication et qu'elle est le produit d'opérations humaines et sociales. Un corollaire souvent exprimé est que la communication se distingue de la sorte de la réalité naturelle ou purement physique, si tant est que l'existence d'une telle réalité naturelle puisse être établie. C'est cette affirmation, accompagnée ou non de son corollaire, que j'appelle « l'idée élémentaire » de construction en communication. Elle peut servir à signifier diverses propositions plus précises qui mettent en évidence, sous un aspect ou un autre, la part produite de la communication : elle est faite

de « représentations », elle comporte une part d'énonciation ou de narration qui y incorporent de la subjectivité, elle est un processus dynamique dans lequel la réception est active. L'idée élémentaire de construction en communication, dans ses diverses variantes, s'est imposée à la faveur de toutes sortes de travaux portant – entre autres objets – sur l'usage du langage, la formation de la réalité sociale, les conditions de production et d'exercice des pratiques de communication, ainsi que sur la mise en forme et la livraison de leurs produits. Ces travaux ont notamment établi que l'information journalistique procède d'une sélection, que la nouvelle ne coïncide pas avec le « fait » sur lequel elle est supposée porter, que le texte journalistique n'obéit pas aux seuls *diktats* du compte rendu, mais aussi aux règles du récit, que le monde de la publicité est, pour une large part, un monde imaginé, que les relations publiques et autres activités de communication organisationnelle ont souvent pour objet des pseudo-événements et beaucoup d'autres choses semblables. Or, fondamentalement, ces observations relèvent de l'évidence ou, du moins, s'imposent à une considération attentive. Par exemple, il apparaît qu'une nouvelle au sujet d'un tremblement de terre est distincte du tremblement de terre, que la publicité met en scène un monde fictif, ou encore qu'une conférence de presse est un événement fabriqué. En cela, l'idée élémentaire de construction en communication est assez banale. Elle exprime un truisme et une évidence au sujet desquels elle ne fournit aucune explication, ni même ne livre aucune connaissance ou information plus que suggestive. Bref, elle est sans valeur cognitive¹.

L'idée élémentaire de construction en communication est ainsi sans conséquence sur le plan théorique. Elle n'est sérieusement remise en cause par personne et ne soulève pas véritablement de débat. Elle ne suscite aucune opposition, tous reconnaissant que la communication ne constitue pas un donné indépendant de l'intervention humaine et qu'elle est, au contraire, socialement constituée. Plus, l'idée élémentaire de construction est partie prenante de la conception de la communication aujourd'hui communément admise. La nier

¹ Sans doute est-il possible, malgré tout, de trouver quelque utilité heuristique à l'idée élémentaire de construction en communication. Admettons qu'elle permet de ne pas perdre de vue, par exemple, que l'information journalistique ne présente pas « la réalité » mais une partie de « la réalité », ou encore que « la réalité » qu'elle présente n'est pas univoque mais plutôt constituée de différents types de faits. Cependant, le consommateur avisé l'a déjà constaté à la simple lecture de journaux différents. De même, l'idée élémentaire de construction amène, certes, à relativiser la prescription de fidélité aux « faits », formulée par des journalistes. Mais, là encore, beaucoup d'entre eux se rendent parfaitement compte que le respect de cette norme est, la plupart du temps, difficile et parfois même impossible. Bref, l'idée élémentaire de construction, si elle peut servir de garde-fou empêchant de tomber dans une appréhension trop naïve du journalisme, ne permet en fait que de détecter des pièges relativement faciles à éviter. À ce propos, on peut avancer l'hypothèse que la grande extension contemporaine de l'idée de construction repose en partie, sur une double présupposition : celle du pouvoir de manipulation de la communication et des médias, et celle de la crédulité pour ne pas dire de l'impuissance de leurs auditoires. Par ailleurs, si l'idée élémentaire de construction en communication n'a pas de portée cognitive significative, les travaux qui ont contribué à son émergence ont, eux, un intérêt certain : ils mettent au jour et éclairent des aspects de pratiques de communication jusque-là restés souterrains. Mais, pour ce faire, ils n'ont aucun besoin de référer à l'idée de construction. D'ailleurs, la majorité d'entre eux ont été menés sans aucun égard à celle-ci.

reviendrait à rejeter cette conception. De ce point de vue, elle relève d'une tautologie. Si pour être constructiviste, il suffisait d'adhérer à cette idée, tout le monde le serait. Dans la mesure où on ne voit absolument pas comment on peut réellement nier qu'il y a une part de construction en communication, on serait bien en peine de dénicher un anti-constructiviste.

Une mise en cause du constructivisme journalistique

L'idée élémentaire de construction en communication est rarement avancée, en étant dénuée de tout présupposé ou de toute implication théorique plus large. Le plus souvent, son expression draine des considérations ontologiques et épistémologiques. Elle se transforme alors en position philosophique : le constructivisme. Ceux qui s'en réclament ne se cantonnent donc pas à cette idée mais l'intègrent à un ensemble doctrinal à la fois moins banal et plus engageant. Il arrive que les vues constitutives du constructivisme soient explicitement affichées et revendiquées. Toutefois, elles ne sont fréquemment que suggérées, ou seulement impliquées par la façon dont est affirmée l'idée élémentaire de construction. Autrement dit, le constructivisme en communication ne constitue pas un corps de doctrine fixe bien identifiable, mais une nébuleuse philosophique ou une vulgate dont les formes précises sont parfois difficiles à localiser et à analyser. Il est toutefois possible d'en repérer les traits fondamentaux et de dégager son armature démonstrative.

Je mènerai ici une discussion sur le constructivisme appliquée au journalisme, en référence aux deux seuls textes où il est explicitement identifié et caractérisé comme tel : Delforce (1996) et Derville (1999). Ces deux auteurs ne se donnent pas pour objectif premier de soutenir une thèse constructiviste. Ils cherchent plutôt à rendre compte du « système conceptuel » (Delforce) ou de l'« approche » (Derville) constructiviste. Même s'ils sont manifestement intéressants du point de vue constructiviste, mon propos n'est pas, au premier chef en tout cas, de les contredire ou de mettre en cause les conclusions qu'ils présentent. Je me réfère à leur texte de manière surtout instrumentale : ils me servent de révélateurs pour mettre à plat, le plus clairement possible, le constructivisme en journalisme. Je suivrai la stratégie analytique suivante. Je ferai d'abord état des deux propositions qui semblent constituer les affirmations centrales du constructivisme journalistique. Ensuite, j'identifierai les quatre principaux arguments qui sont présentés à l'appui de ces deux propositions et j'essaierai de montrer qu'ils ne sont absolument pas probants. Mon but est de faire comprendre que le constructivisme en journalisme, tel du moins qu'il se présente aujourd'hui, n'est pas une position philosophique tenable. Les deux propositions du constructivisme sont : P-1 = l'information est un construit et non pas un donné ; P-2 = l'information stricte (au sens d'une représentation conforme de la réalité) et l'objectivité ne sont pas possibles. Les quatre arguments qui sont invoqués, afin de justifier ces propositions, sont les suivants : A-1 = l'argument de l'incompatibilité entre construit et donné ; A-2 = l'argument de la constitution connotative du langage ; A-3 = l'argument de l'effet de « sens » ; A-4 = l'argument de l'inexistence de la réalité.

Discussion à propos de P-1 : l'information est un construit et non pas un donné

L'affirmation, sans doute la plus spontanée du constructivisme journalistique, consiste à proclamer que l'information ne relève pas d'un ordre naturel, mais est plutôt le produit d'une édification. P-1 est exprimée explicitement par les deux auteurs : « [...] dans un système conceptuel qu'on appellera "constructivisme" [...] la réalité sociale, et donc l'information, sont conçues comme étant inévitablement le résultat de "constructions" et non comme de simples données de l'observation » (Delforce, 1996, 17) ; « [...] l'approche constructiviste insiste sur l'idée selon laquelle le monde que montrent les médias n'est pas donné, mais façonné » (Derville, 1999 : 153). P-1 porte sur le statut ontologique du journalisme. En avançant que l'information résulte d'une construction plutôt que de l'imposition d'un donné, elle prétend en déterminer l'essence ou, pour utiliser un vocabulaire plus moderne, le type logique. De la sorte, elle se distingue nettement de la simple reconnaissance de la construction en journalisme. Elle ne prétend pas seulement que l'information comporte une part de construction ; le point de vue plus radical qu'elle met en avant est que, dans sa nature même, l'information ne relève pas d'un donné, mais est plutôt construite. En cela, P-1 dépasse l'idée élémentaire de construction et prend une envergure philosophique.

Discussion à propos de P-2 : l'information stricte et l'objectivité ne sont pas possibles

La seconde proposition centrale du constructivisme journalistique affirme que le journalisme n'est pas ou, plus précisément, ne peut pas être une représentation exacte de la réalité et, par conséquent, que l'information stricte et l'objectivité sont chimériques. P-2 s'inscrit en faux contre une conception de la presse : « [...] considérée comme devant apporter, à la façon d'un miroir, un reflet juste du réel, ou comme devant se faire l'écho fidèle du monde social qui nous entoure » (Delforce, 1996 : 22). Informer, au sens le plus simple du terme, c'est-à-dire décrire, rendre compte, rapporter ou faire connaître, ne serait pas possible. Les médias ne feraient pas que « répercuter » ou faire la « recension » de l'actualité (Derville, 1999 : 152). L'information ne serait pas une activité « innocente », libre de toute « stratégie d'influence qu'on chercherait à exercer sur le lecteur » (Delforce, 1996 : 24). Le journaliste ne serait pas un pur observateur, un « simple témoin-médiateur » (Delforce, 1996 : 18) qui ne ferait que « retransmettre » des faits (Derville, 1999 : 152). Conséquemment, l'objectivité, comme norme de la profession journalistique, est un leurre. P-2 est de nature épistémologique : dans sa formulation la plus complète, elle nie tout à la fois que le journalisme produise une description de la réalité, que la transmission de cette description induise une connaissance de la réalité et que cette description et cette connaissance puissent être fidèles à la réalité. P-2 porte non pas sur des manques ou des dérives ponctuels, mais sur une impossibilité de principe. Elle ne stipule pas que l'information dévie occasionnellement de ce qu'elle devrait être, en raison de difficultés ou de contraintes pratiques particulières, mais qu'une représentation juste de la réalité est irréalisable en journalisme et que donc l'objectivité est un idéal, non seulement inatteignable, mais inapproprié.

Discussion à propos de A-1 : l'argument de l'incompatibilité entre construit et donné

P-I peut recevoir une interprétation suivant laquelle l'information est construite dans sa totalité. P-I acquerrait alors une portée totalisante : elle poserait que l'information est entièrement ou absolument construite. Cette portée totalisante n'est pas clairement exprimée chez Delforce et Derville, mais on peut en déceler la trace dans des spécifications qu'ils fournissent de P-I. Ainsi, Delforce (1996 : 17) précise-t-il que les constructions « résultent tout à la fois des logiques professionnelles et sociales qui marquent les conditions concrètes d'exercice du métier, ou la place et le rôle joué par la presse dans le champ social [...] mais [...] aussi des schèmes de perception concurrents, socialement disponibles, à travers lesquels on donne sens à ce qui nous entoure, ainsi que des mises en forme langagières propres à la presse, qui contribuent elles aussi à "construire" l'information ». Dans le même sens, Derville (1999 : 153) affirme que « [...] l'actualité est le produit de multiples transactions entre des communicateurs et des journalistes, ou entre des "promoteurs" et des "monteurs" de nouvelles ».

Au vu de ces explicitations, l'information apparaît être construite intégralement. En tout cas, aucun élément du donné n'est recensé parmi les constituants de l'information journalistique. Quoi qu'il en soit de la portée totalisante de P-I, une chose est claire : elle établit ce qu'est l'information en indiquant ce qu'elle n'est pas. P-I affirme le caractère construit de l'information, en niant tout lien à l'ordre du donné. Elle s'articule ainsi autour d'un argument sous-jacent, A-I, suivant lequel construit et donné seraient antinomiques. En effet, prétendre que l'information est le produit d'une construction, par opposition à l'observation de *data*, présuppose que construit et donné constituent deux univers incompatibles. En jouant sur cette incompatibilité, P-I pose la question du statut ontologique de l'information comme un dilemme : le journalisme doit être reconnu comme relevant soit de l'univers du donné, soit de l'univers du construit. Cet exclusivisme implique une autonomie totale de la construction, vis-à-vis du donné. P-I n'affirme pas seulement la nature construite de l'information, elle stipule du même souffle, que la construction en journalisme est exempte de tout rapport au donné. Delforce (1996 : 21) exprime très clairement ce trait plus ou moins latent du « système conceptuel » constructiviste : « Le fait brut n'est pas l'origine du travail journalistique, il en est le résultat : ce qui se présente finalement comme un fait dans l'écriture de l'article, résulte de toute une série de constructions ». P-I, en opérant sur une incompatibilité présumée entre le construit et le donné qui les rend exclusifs l'un de l'autre, nie ou en tout cas empêche de considérer la possibilité d'une construction à partir d'un donné. Or, il est possible de montrer qu'il n'y a pas, en journalisme, incompatibilité entre construit et donné, qu'au moins une partie de la construction constitutive de l'information est effectuée à partir d'un donné tout à fait naturel, que ce pourrait même être entièrement le cas. On peut également ajouter que toute construction y est faite à partir du donné physique, et qu'au total, s'il y a bel et bien construction en journalisme, elle n'est absolument pas autonome, et le donné y joue un rôle primordial.

Pour faire cette démonstration, je prendrai comme point de départ la distinction proposée par Searle entre deux types de faits : les faits bruts et les faits institutionnels². Les faits bruts, comme le fait qu'il y ait de la neige au sommet du mont Everest, existent indépendamment de toute institution et même de toute représentation humaine. Les faits institutionnels, comme Jacques Chirac est président de la République française, sont ceux, au contraire, dont l'existence requiert une institution humaine. En admettant cette distinction, comment est-il indiqué de considérer les unités de l'information journalistique que sont les nouvelles ? Le premier élément à mettre en évidence est, bien sûr, qu'une nouvelle est un fait institutionnel. La caractériser comme tel, c'est reconnaître qu'elle est un objet construit (au sens de l'idée élémentaire de construction). Cela étant admis, il faut ajouter que la nouvelle porte sur un autre fait qu'elle-même (que ce fait soit brut ou institutionnel). Ainsi, la nouvelle de l'élection de Jacques Chirac, à la présidence de la République française, porte-t-elle sur ce fait (institutionnel) que Jacques Chirac a remporté l'élection présidentielle, alors que la nouvelle qu'il a neigé sur le mont Everest, a trait au fait (brut) que de la neige est tombée sur ce mont. Le fait (institutionnel ou brut) sur lequel porte la nouvelle, est ontologiquement différent de la nouvelle : il y a l'élection de Jacques Chirac à la présidence de la République française et la nouvelle de cette élection ; il y a la neige qui tombe sur le mont Everest et la nouvelle de cette chute de neige. Autrement dit, une nouvelle porte toujours sur une réalité qui est, par rapport à elle, pré-existante³. Une nouvelle n'est pas *sui-référentielle* car elle est concerne autre chose qu'elle-même. Si elle est bel et bien construite, la nouvelle n'est pas produite à vide ou par un effet de génération spontanée : son existence implique structurellement un fait différent d'elle-même⁴. Cette « altérité » de la nouvelle, qui n'est pas véritablement établie par l'opposition entre faits bruts et faits institutionnels, puisqu'elle est déjà discernable à la considération simplement intuitive de l'information journalistique, fait en sorte que l'information journalistique est *a priori* co-extensible à un donné. Une nouvelle doit porter sur ce qui est un donné par rapport à elle. Certes, ce donné est purement formel. N'empêche qu'il contredit A-I : ce que donne à voir l'information journalistique n'est pas une incompatibilité entre construit et donné mais, au contraire, une dépendance formelle du construit à l'égard d'un donné. La distinction entre faits bruts et faits institutionnels n'impose que plus fortement l'évidence que la nouvelle procède d'une réalité qui lui est antérieure. Elle fait plus : elle jette une lumière originale sur la complexité du rapport du construit au donné dans la nouvelle. Plus, elle permet de voir comment ce rapport n'est pas seulement formel.

² Searle fait cette distinction d'abord au sujet du langage (1969) puis la reprend pour l'étendre à l'ensemble des phénomènes sociaux (1995).

³ Cette simple observation, pourtant patente, est souvent passée sous silence par des tenants du constructivisme journalistique ou obscurcie par leur usage ambigu d'un terme comme « événement », dont on ne sait pas toujours s'il dénote la représentation dans la nouvelle d'un fait ou ce fait lui-même.

⁴ Dans le cas d'une nouvelle inventée ou d'une « fausse nouvelle », ce fait préexistant n'existe pas, mais il est présumé exister, ou il est présenté comme existant. C'est précisément si l'on réussit à établir l'inexistence de ce fait qu'on pourra dire que la nouvelle est inventée ou fausse.

Deux cas de figure sont possibles. Soit le fait sur lequel porte la nouvelle est un fait brut, soit il est un fait institutionnel. Si la nouvelle porte sur un fait brut, l'information est relative à une réalité préexistante du donné physique ou naturel. Non seulement, dans un tel cas, le construit de l'information n'est ni incompatible avec un donné, ni autonome de tout donné mais, à l'opposé, il est complètement dépendant de ce donné : la nouvelle qu'il a neigé sur le mont Éverest est tributaire du fait que de la neige soit tombée sur le mont Éverest. Ainsi, Delforce (1996 : 21) a-t-il tort de prétendre que « le fait brut n'est pas l'origine du travail journalistique ». Un grand nombre de nouvelles partent de faits bruts.

L'autre genre de nouvelles semble échapper à toute relation au donné physique. En effet, une nouvelle portant sur un fait institutionnel a trait à un donné, lui-même construit. Une telle nouvelle est un fait institutionnel construit, en dernière instance, à partir d'un fait institutionnel et, bien que ce dernier soit pour la nouvelle un donné formel, elle semble, de part en part, appartenir à un univers uniquement construit. Mais ce n'est pas le cas, selon Searle, qui développe une théorie anti-dualiste suivant laquelle tout fait institutionnel est construit à partir d'un fait brut. Je ne dispose pas ici de l'espace pour rendre compte de cette théorie anti-dualiste de Searle⁵, ni pour l'appliquer à l'information journalistique. Cela n'est pas nécessaire dans la mesure où je ne cherche pas à démontrer la thèse que toute l'information est dépendante d'un donné physique. Il me suffit, pour contrer l'idée de l'incompatibilité entre construit et donné, de rendre manifeste que c'est partiellement le cas, ainsi que cela vient d'être établi à propos des nouvelles portant sur des faits bruts⁶.

Je récapitule la discussion qui précède au sujet de P-I et A-I. L'information est très certainement construite. Mais il n'y a pas incompatibilité entre construit et donné, ni autonomie du construit journalistique par rapport à un tout donné. Une nouvelle a, pour ainsi dire par définition, un donné formel. Dans les nouvelles portant sur des faits bruts, celui-ci est physique ou naturel. Ce pourrait être également le cas pour les nouvelles portant sur des faits institutionnels.

⁵ Disons seulement que pour lui un fait institutionnel est créé par assignation de fonction. Il peut y avoir processus d'itération de l'assignation de fonction : un fait institutionnel peut être créé par assignation de fonction sur un fait institutionnel de niveau précédent. Searle prétend que tout fait institutionnel de premier niveau est créé par assignation de fonction sur un fait brut. Par conséquent, selon lui, tout fait institutionnel (quel qu'en soit le niveau) est construit à partir d'une assignation de fonction fondamentale sur un fait brut. Bref, tout fait institutionnel est construit à partir d'un fait brut.

⁶ Dans un travail en cours, je vais plus loin et soutiens que l'ensemble de l'information journalistique est tributaire d'un donné physique. Pour ce faire, j'inventorie d'abord les types de faits bruts et de faits institutionnels donnant lieu à des nouvelles et, pour chacun des types de faits institutionnels, j'identifie ensuite les différents types de faits bruts à partir desquels ils sont construits.

Discussion à propos de A-2 : l'argument de la constitution connotative du langage

P-2 pose que l'information stricte, et conséquemment l'objectivité, ne sont pas possibles. Deux raisons principales sont fournies pour expliquer cet empêchement. L'un de ces arguments, A-2, est celui de la constitution connotative du langage. C'est l'affirmation suivant laquelle une description langagière de la réalité ne peut pas être normativement neutre : « Le fonctionnement normal du langage rend pratiquement impossible de décrire sans "éclairer", en positif ou en négatif, ce qu'on décrit, de raconter les faits sans rendre légitimes ou illégitimes les actes, de rapporter les propos sans les qualifier ou disqualifier les locuteurs qu'on cite. On peut le faire plus ou moins perceptiblement, mais on ne peut y échapper » (Delforce, 1996 : 21).

C'est cet investissement, cet engagement connotatif ou évaluatif inévitable de l'usage du langage, qui rendrait utopique toute prétention à l'objectivité. L'argument n'est pas valide. S'il est exact qu'une description puisse connoter, s'il se trouve que c'est très souvent le cas, y compris en information, il ne s'agit pas d'une fatalité. Il est possible de décrire sans connoter. Le langage, en tout cas beaucoup de langues naturelles, dont le français, possèdent les ressources permettant une description dépourvue de connotation. Soit les énoncés suivants, susceptibles de se retrouver dans des articles de presse : (1) « L'avalanche a fait dix morts et douze blessés » ; (2) « Après une heure de délibération, le jury a conclu à la culpabilité de l'accusé » ; (3) « Le Premier ministre a déclaré hier soir qu'il entendait aller au bout de son mandat ». (1) décrit sans « éclairer » en positif ou en négatif, (2) narre des faits sans « rendre légitimes ou illégitimes les actes », et (3) rapporte des propos sans « qualifier ou disqualifier » celui qui les tient. L'erreur de l'argument de la constitution connotative du langage est de considérer que, la connotation est intrinsèque ou immanente au langage. Encore une fois, de ce que la connotation peut accompagner la description, il ne suit pas que toute description est connotative⁷.

Discussion à propos de A-3 : l'argument de l'effet de « sens »

L'autre argument invoqué à l'appui de P-2, A-3, est celui de l'effet de « sens » de l'information. Il stipule qu'en traitant de la réalité, le journaliste ne l'expose pas seulement mais en dégage également la « signification »⁸ : « Les faits et les discours qui constituent l'actualité ne sont pas dotés d'un contenu et d'une signification intrinsèques : loin de simplement les répercuter, les

⁷ Mon propos est exclusivement d'affirmer la possibilité de décrire sans connoter. Je ne fais pas de cette possibilité une prescription : je ne veux pas suggérer aux journalistes de ne faire que des descriptions parfaitement neutres. À l'évidence, cela donnerait des articles inintéressants qui ne correspondraient pas aux attentes des lecteurs.

⁸ C'est moi qui met les termes de « sens » et « signification » entre guillemets pour marquer l'ambiguïté relative de leur usage. On en a, certes, une compréhension globale mais qu'est-ce, en effet, précisément que le « sens » d'un fait, d'un événement ? En quoi peut-on parler, rigoureusement, du « sens » de la réalité ou du « sens » du monde ?

médias les mettent en scène, en forme et en sens. On doit alors parler d'une construction de l'actualité » (Derville, 1999 : 152). Par un même mouvement, la réalité se voit refuser tout intérêt inhérent, tandis qu'au journalisme est dévolue une mission exégétique essentielle. L'établissement du « sens » est promu au premier rang : « La fonction sociale essentielle de la presse, et donc le rôle du journaliste consiste moins à informer à propos d'événements que, en dernière instance, à donner du sens au monde qui nous entoure. L'activité (informer) a un résultat (donner du sens) : le résultat est plus fondamental que l'activité. Donner du sens n'est pas une option laissée au libre choix du journaliste qui pourrait ou non l'adopter. C'est le résultat incontournable de l'activité d'information » (Delforce, 1996 : 17-18).

A-3, comme A-2, est spécieux. L'argument pêche par la même faute d'analyse. Il tient pour nécessaire ce qui n'est que casuel. L'argument de l'effet de « sens » pose qu'informer implique donner du « sens ». Or, s'il est effectivement possible de le faire quand on informe, il n'en demeure pas moins parfaitement possible de seulement informer, sans dégager aucun « sens ». Soit les trois énoncés suivants : (4) « Le Premier ministre a présenté la démission de son gouvernement hier soir » ; (5) « Le parlement s'apprête à prendre le vote sur le projet de loi » ; (6) « Victoire des Bleus en match de qualification ». Les énoncés (4), (5) et (6) informent sans pour autant donner de « sens » et on peut tout à fait les intégrer à un article qui, en aucune façon, ne dégagerait de « sens ». La faute de l'argument de l'effet de « sens » est de prétexter de la possibilité de donner un « sens » en informant et de l'exploitation effective de cette possibilité l'impossibilité d'informer sans donner de « sens ».

Puisque les arguments A-2 et A-3 sont tous réfutables, puisqu'il peut y avoir description sans connotation et information, sans dégagement de « sens », P 2 reste à être démontrée. Il n'y a rien dans la nébuleuse constructiviste – du moins dans le constructivisme auquel Delforce et Derville font écho – qui démontre que le journalisme ne peut pas représenter exactement la réalité dont il traite, ni que la stricte information et l'objectivité sont impraticables en journalisme. Dans son état présent, le constructivisme n'infirme pas la possibilité⁹.

Discussion à propos de A-4 : l'argument de l'inexistence de la réalité

Un dernier argument, plus radical que les trois premiers, est quelquefois développé dans la mouvance du constructivisme journalistique. Cet argument affirme que le journalisme est une construction parce qu'il n'existe pas de réalité sur laquelle il porte ou dont il serait la représentation. Comme pour P-I, il s'agit d'une thèse ontologique. Elle ne porte cependant pas sur la même réalité. P-I stipule que l'information journalistique a la construction pour mode

⁹ Dans un contexte théorique différent de celui du présent texte, j'ai tenté de montrer que la mise en cause contemporaine de l'objectivité journalistique n'est pas probante (1991) et que définie adéquatement, elle reste une idée parfaitement défendable (1993).

d'existence ; A-4 allègue qu'il n'existe pas de réalité autre que construite, dans le journalisme et ailleurs. Dans sa formulation la plus crue, A-4 est explicitement avancé en appui de P-2 : « Il n'existe tout simplement pas de "monde réel" à propos duquel on pourrait tenter d'être objectif » (Derville, 1999 : 153). A-4 est aussi parfois associé à A-3, toujours dans la défense de P-2. Ainsi, Delforce réfère-t-il laconiquement à « la fiction du fait brut » (1996 : 21) pour souligner la fonction exégétique ou herméneutique essentielle du journalisme. « L'événement, et les faits qui en forment l'ossature, sont inévitablement le produit d'un regard où s'exprime un point de vue qui prélève dans une totalité ce qui "prend sens" (comme on le dit du plâtre ou de la mayonnaise) en fonction du regard qu'on porte sur elle. Or, il n'existe pas de regard qui ne soit déjà pré-orienté par du sens, comme on le voit manifestement quand deux observateurs, appartenant à des cultures largement différentes, se trouvent en présence d'une même réalité » (Delforce, 1996 : 23). Bien qu'il semble concéder l'existence d'une « totalité » et d'une « réalité » sur laquelle porterait le « regard », Delforce insiste surtout sur la subordination des « faits » à ce « regard ». Il est clair, en tout cas, que, pour lui, les « faits » n'ont pas l'intérêt du « sens » qu'on peut leur « faire prendre ». Si la réalité n'est pas explicitement niée, elle est à ce point marginalisée que le journalisme semble commencer là où elle cesse d'être considérée. Par ailleurs, A-4 est un corollaire assez naturel, bien que facultatif, de P-1 et de A-1. Une fois posé que l'information relève non pas du donné mais du construit, il est tentant de nier non seulement tout rapport de ce dernier à un donné mais, plus fondamentalement, de l'imputer à l'inexistence de ce donné. De même, l'incompatibilité entre construit et donné, poussée à l'extrême, peut conduire à la négation pure et simple du second. A-4 se présente dans l'une ou l'autre des deux versions du solipsisme ou du constructivisme social. Le solipsisme pose que la réalité se borne à celle du sujet et que les frontières de la subjectivité sont, pour chacun d'entre nous, les frontières du réel. Derville (1999 : 153-154) évoque cette « voie » du constructivisme journalistique en faisant écho aux travaux empiriques mettant en évidence l'importance des attitudes, attentes, jugements de valeur et autres préférences personnelles du journaliste dans la sélection, la hiérarchisation et la mise en forme de l'information. Le monde journalistique serait le produit de l'expérience subjective du journaliste.

Le constructivisme social, de son côté, prétend qu'il n'y a pas d'autre réalité que celle qui est définie et constituée comme telle par une communauté humaine : il n'y aurait pas de monde donné, mais seulement un monde ou, plus justement, des mondes composés par nos différents systèmes conceptuels de représentation¹⁰. Delforce évoque cette « idée d'une

¹⁰ Le constructivisme social, dont le constructivisme journalistique n'est qu'une application locale à l'information, a aujourd'hui différentes incarnations théoriques. La théorie de la construction sociale de la réalité de Berger et Luckmann (1967) en est une des principales figures de proue. Pour une bonne partie à tort, à mon avis, dans la mesure où on en donne une interprétation induite. Berger et Luckmann proposent explicitement non pas une philosophie, mais une sociologie de la connaissance (le sous-titre de leur ouvrage est *A Treatise in the Sociology of Knowledge*) : ils examinent la question de l'élaboration et de l'appropriation sociales de la connaissance et non pas celle de l'existence d'une réalité indépendante de cette élaboration et de cette appropriation sociales.

construction sociale de la réalité » (1996 : 21), pour marquer dans le « système conceptuel » constructiviste, le journalisme résulte fatalement d'une construction puisqu'il n'y a pas de réalité première dont il ne serait que la restitution. Évidemment, A-4 prétend faire voler en éclats la distinction entre faits bruts et faits institutionnels à la source de l'objection à A-1 plus haut développée. Si, en effet, n'existent pas de faits bruts, le donné formel de l'information ne peut consister ou être réductible à un donné physique ou naturel. Ce « donné » formel serait alors tellement abstrait qu'il conviendrait sans doute de le désigner par un terme différent : il ne ferait plus beaucoup sens de parler d'une réalité préexistante du journalisme. C'est la question de la compatibilité ou de l'incompatibilité entre construit et donné qui serait diluée faute de l'existence de tout donné. Le construit de l'information, comme tout autre construit, serait ainsi parfaitement autonome. Le journalisme serait pure construction, puisque rien ne serait que construit. L'existence de la réalité, d'une réalité non construite, est l'un des grands débats traditionnels de la philosophie qui, pour une part importante, s'est articulé autour de l'opposition entre réalisme et idéalisme. A-4, le constructivisme social et le constructivisme journalistique peuvent être considérés, au moins à certains égards, comme des versions contemporaines de l'idéalisme. De nombreux arguments ont été formulés à l'appui de l'une et l'autre positions. Jusqu'à maintenant, aucun n'a prévalu : on n'est parvenu ni à prouver l'existence de la réalité, ni à prouver son inexistence. Peut-être même une telle preuve nous est-elle inaccessible dans le cadre transcendantal qui, à la fois, rend possible et limite la connaissance humaine¹¹. Dans l'état actuel du débat réalisme/idéalisme, l'inexistence de la réalité ne peut donc être invoquée à l'appui du constructivisme journalistique, pas plus que l'existence de la réalité ne peut militer en faveur de sa réfutation. Autrement dit, A-4 restant une question encore ouverte, sa valeur démonstrative est nulle dans le traitement de la nature construite de l'information.

Conclusion

Dans les pages qui précèdent, j'ai cherché à démontrer que, eu égard au journalisme, la philosophie constructiviste est sans fondement réel : les implications ontologiques et épistémologiques qu'on tire de l'idée évidente qu'il y a construction en journalisme sont, elles, erronées. Ce faisant, j'ai commencé à jeter les bases de ce que serait une position réaliste sur le journalisme. Je voudrais, en conclusion, tenter d'éclairer cette situation

¹¹ Searle (1995) semble considérer qu'il est effectivement impossible de fournir une preuve de l'existence du monde extérieur ni de son inexistence. Il développe toutefois un « argument transcendantal » en faveur du réalisme : selon lui, l'usage du langage, la communication et l'action humaines ainsi que la connaissance ne sont possibles qu'en présupposant qu'existe une réalité indépendante de nous. Entre autres choses, il attaque aussi l'anti-réalisme contemporain, en soutenant qu'il résulte en bonne partie d'une inférence induite : de la nécessité de schémas de représentations dans notre appréhension et notre connaissance du monde, on conclurait à tort à l'inexistence d'un monde indépendant de ces schémas de représentations.

extraordinaire : comment peut-il se faire que le constructivisme, pourtant vulnérable sur le plan théorique, occupe la place importante qui est la sienne dans l'appréhension de la communication et du journalisme ainsi que, plus généralement, dans la sensibilité intellectuelle contemporaine ? Je ne chercherai pas à fournir des explications à cet état de fait, mais mettrai seulement en relief un trait qui me semble caractéristique du constructivisme tel qu'il s'affiche aujourd'hui : je soutiendrai qu'il relève d'une idéologie plutôt que d'une position véritablement philosophique. Je soulignerai, après coup, un effet pervers de ce dérapage. J'entends « idéologie » dans le sens péjoratif qui lui est souvent donné d'une dépravation des idées. On peut réduire une philosophie à sa caricature, n'en prendre que des éléments percutants pour les rabâcher superficiellement ; elle se sclérose et se corrompt alors en idéologie. Il me semble que c'est le cas pour une bonne part du constructivisme journalistique. Je repère trois indices interreliés à cette altération. Premièrement, le constructivisme journalistique ne fait pas l'objet d'une véritable discussion. Il ne s'appuie que très exceptionnellement sur une argumentation soutenue, et le plus fréquemment, il est plutôt avancé comme un *a priori* indiscutable. C'est ce qui explique son allure dogmatique, signalée en début de texte, et la rareté des débats qu'il devrait pourtant susciter. Deuxièmement, de façon corrélative, le constructivisme journalistique s'énonce sans que, la plupart du temps, soit fait référence aux théories philosophiques qui pourraient le conforter. Il est rarissime que le constructivisme se rattache à quelque figure de proue de l'idéalisme, on peut penser à Kant en particulier, dont l'appareillage théorique et conceptuel pourrait lui être utile. Même les philosophes ou penseurs contemporains pouvant être associés à une forme ou l'autre de constructivisme – comme Goodman, Putnam, von Foerster, von Glaserfeld et Segal – ne sont pour ainsi dire jamais mis à contribution dans la défense du constructivisme journalistique. Le plus surprenant est sans doute qu'on ne s'y réclame pas non plus de Berger et Luckmann, ni même de Watzlawick. Troisièmement, la posture du constructivisme est souvent polémique. Le propre d'une idéologie intellectuelle est de se développer par opposition à ce qu'elle détermine être son antithèse. Le constructivisme décrète lui-même son ennemi à abattre : le positivisme (Delforce et Derville rendent compte du constructivisme journalistique en le confrontant au « système conceptuel » et à l'« approche » positiviste opposée). On peut même avoir le sentiment que le constructivisme ne se donne pour seule fonction que de s'opposer au positivisme. Or, comme l'idéologie elle-même est caricature de la philosophie, elle caricature son antagoniste. Le positivisme que prétend pourfendre le constructivisme est non seulement aussi flou que lui-même, au point qu'il est difficile d'identifier précisément ses adhérents, mais il est fantomatique : aux yeux du constructiviste, est positiviste celui qui dément toute construction en journalisme. Or, personne ne nie une telle évidence¹².

¹² Curieusement, l'attaque constructiviste du positivisme est souvent menée en décrétant qu'il est mort. L'ennemi devient alors le fantôme d'un cadavre.

L'altération idéologique du constructivisme a une conséquence paradoxale : elle empêche ou, en tout cas, brouille une juste connaissance de la construction en journalisme. À force d'affirmer péremptoirement la nature construite de l'information, sans justification valide, et souvent dans des formules évasives mais spectaculaires, à force de se déterminer par rapport au supposé adversaire positiviste, le constructivisme sursoit à la compréhension juste des mécanismes de la construction journalistique. Il bloque aussi une discussion véritable de problématiques afférentes comme celle de l'objectivité.

Références

- Berger P., Luckmann T., 1967, *The Social Construction of Reality. A Treatise in the Sociology of Knowledge*, Garden City, Doubleday.
- Delforce B., 1996, « La responsabilité sociale du journaliste : donner du sens », *Les Cahiers du journalisme*, 2, pp. 16-32.
- Derville G., 1999, « Le journaliste et ses contraintes », *Les Cahiers du journalisme*, 6, pp. 152-177.
- Gauthier G., 1991, « La mise en cause de l'objectivité journalistique », *Communication* 12(2), pp. 81-115.
- Gauthier G., 1993, « In defense of a Supposedly Outdated Notion : The Range of Application of Journalistic Objectivity », *Canadian Journal of Communication*, 18(4), pp. 497-505.
- Le Moigne J.-L., 1995, *Les épistémologies constructivistes*, Paris, Presses universitaires de France.
- Searle J., 1969, *Speech Acts. An Essay in Philosophy of Language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Searle J., 1995, *The Construction of Social Reality*, New York, Free Press.